

# **Sémiotique et effets génériques : pour une sémiotique de la culture**

Antonio NANNI



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

# Collection Études

## L'immanence en jeu

sous la direction de  
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O  
Direction : Alessandro Zinna  
Rédaction : Christophe Paszkiewicz  
Collection Études : L'immanence en jeu  
1<sup>re</sup> édition électronique : juillet 2019  
ISBN 979-10-96436-03-3

*Résumé.* La notion de *genre* n'a pas fait l'objet d'un traitement systématique en sémiotique. Après une analyse de la littérature, nous proposons trois approches possibles des genres : pragmatique, linguistique et intertextuelle. Les deux premières approches sont compatibles avec l'idée d'immanence utilisée dans le parcours génératif, tandis que la troisième ne l'est pas. En conséquence, nous développerons l'approche intertextuelle dans la théorie sémiotique d'Umberto Eco et, en conclusion, nous mentionnerons les conséquences de ce qui aura été affirmé, à savoir : la théorisation d'une immanence pure.

GENRES, ENCYCLOPÉDIE, INTERTEXTUALITÉ, DIACHRONIE, FORMATIONS CULTURELLES

**Antonio Nanni** est doctorant au Département de Sociologie de Northwestern University, où il étudie les dynamiques historiques de l'inégalité, ainsi que la méthodologie statistique et la sémiotique de l'espace. Il a obtenu en 2013 son diplôme de Master 2 en sémiotique à l'Université de Bologne, et travaille maintenant avec le Knowledge Laboratory de l'Université de Chicago, où il crée des méthodologies pour l'analyse automatique de grands corpus textuels. Actuellement, il se consacre à sa thèse, concernant les dynamiques spatio-temporelles de l'inégalité, et il analyse comment les nouvelles typologies de cancer émergent au sein de la communauté oncologique. Dans ses recherches, Antonio développe un dialogue entre les techniques d'analyse des données et les concepts de la sémiotique et de la sociologie.

Pour citer cet article :

Nanni, Antonio, « Sémiotique et effets génériques : pour une sémiotique de la culture », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 181-204,  
[En ligne] : <[http://mediationsemiotiques.com/ce\\_imm\\_s2\\_13\\_nanni](http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s2_13_nanni)>.

# Sémiotique et effets génériques : pour une sémiotique de la culture\*

Antonio NANNI  
(Université de Bologne)

À GG, à ZC.

## Introduction

Cet article se propose de jeter les bases d'une théorie des genres entièrement sémiotique. Le but principal est de décrire comment les genres peuvent influencer et réguler l'interprétation au sein de la sémiotique interprétative tirée des recherches d'Umberto Eco, conçue comme une théorie à vocation culturelle. La problématique des genres est, paraît-il, à la fois présente et négligée en sémiotique : elle est évoquée dans plusieurs textes – du *Maupassant* de Greimas au *Traité de sémiotique générale* d'Umberto Eco –, mais ce qui manque encore est une analyse organisée du sujet. Nous croyons, par ailleurs, qu'une théorie des genres textuels, au moins en ce qui concerne certaines de ses parties, entraîne inévitablement une remise en question des fondements théoriques de la sémiotique et, parmi ceux-ci, du concept d'*immanence*.

---

\* Traduction de Federico Zaniboni.

## 1. Qu'est-ce qu'un genre ?

On pourrait bien se demander pourquoi, dans notre discipline, personne n'a jamais essayé de traiter de façon organisée ce phénomène si macroscopique qu'est le *genre*. Cette question paraît d'autant plus naturelle si l'on songe au fait que les années qui ont vu la naissance de la sémiotique continentale ont été des années de ferveur théorique autour du genre (Prince 2003). Nous allons donc discuter de la théorie qui a été esquissée et des alternatives qui peuvent surgir.

### 1.1 *Les genres selon Greimas*

Tout en dévoilant à l'avance notre thèse, nous estimons que le manque d'un modèle sémiotique des genres est dû à leur sous-estimation dans le cadre de la théorie sémiotique, à cause de la manière dont ils sont conçus par Greimas. D'ailleurs, nous croyons que les alternatives disponibles devraient forcément comporter quelques adaptations au niveau de la théorie sémiotique générative. Dans la deuxième partie de l'article, nous arrêterons notre attention sur une alternative que Greimas n'aurait pas pu choisir.

Néanmoins, il faut procéder par ordre et essayer d'esquisser une petite histoire du *genre* en sémiotique. Tout d'abord, dans la préface au *Maupassant*, Greimas prononce une condamnation qu'il ne pourra jamais dépasser complètement – et qu'il n'est peut-être pas possible de dépasser dans le cadre de sa théorie :

les études d'inspiration sémiotique [...] qui cherchent à définir, par exemple, le « genre fantastique »<sup>1</sup> [...], posent-elles plus de questions qu'elles n'apportent de réponses. Ainsi, si l'on choisit comme champ d'exploration un corpus de textes traditionnellement et conventionnellement classés sous telle étiquette, on ne dispose d'aucun moyen de s'assurer que les traits communs, sélectionnés comme définitoires d'un genre, le soient vraiment et ne se retrouvent tels quels – comme cela est arrivé sous nos yeux – dans un genre à première vue éloigné, le discours tragique, par exemple. Non seulement il n'existe pas de texte qui soit la réalisation parfaite d'un genre, mais en tant qu'organisation achronique le genre est logiquement antérieur à toute manifestation textuelle. (Greimas 1976: 11)

De cet extrait l'on dégage que les genres ne sont pas les objets d'étude de la sémiotique, car il n'y aurait pas de garanties sur le fait que les caractéristiques relevées dans un texte – par exemple, une comédie – ne soient pas partagées par d'autres textes du même genre – toutes les comédies – et ne soient pas également présentes dans d'autres textes de genres différents – par exemple, dans des tragédies. Nous dirons, par conséquent, que

les genres sont inconsistants, car l'on ne peut pas les analyser sémiotiquement à cause de leur différenciation intérieure. Autrement dit, par rapport aux catégories sémiotiques<sup>2</sup>, les genres sont inconsistants car ils ne possèdent pas les caractéristiques que les bons objets doivent posséder depuis Aristote: ils ne sont ni égaux à eux-mêmes ni clairement distinguables. En outre, de cette citation nous pouvons tirer d'autres indications importantes concernant l'idée greimassienne des genres: ils seraient anhistoriques et antérieures aux manifestations textuelles. La définition du terme « genre » dans le *Dictionnaire* parvient à compléter la conception greimassienne des genres, tout en proposant leur abandon:

Le genre désigne une classe de discours, reconnaissable grâce à des critères de nature sociolectale [...] Une telle théorie, relevant d'un relativisme évident [...] n'a rien de commun avec la typologie de discours qui cherche à se constituer à partir de la reconnaissance de leurs propriétés formelles spécifiques. (Greimas et Courtés 1979: 164, entrée « Genre »)

Dans cet extrait, il est important de saisir l'opposition entre une théorie des genres influencée par un relativisme culturel évident – étant donné que chaque culture a ses propres genres – et une « typologie des discours » fondée sur certaines propriétés formelles des textes – les mêmes, évidemment, illustrées dans le *Dictionnaire*. En ce qui concerne les genres « sociolectaux » – inconsistants et changeants – la typologie des discours propose de créer d'autres *classes de textes* sur la base de critères précis, définis dans le cadre de la théorie sémiotique et applicables à tout texte. Autrement dit, Greimas propose de substituer les genres avec une classification transculturelle des textes<sup>3</sup>.

Malgré les critiques portées au concept de *genre*, Greimas propose quand même des analyses de quelques genres: en particulier, du discours juridique (Greimas et Landowski 1976), des recettes de cuisine (Greimas 1983: 157-169) et de la parabole (Greimas 1993). Ici nous n'avons pas assez d'espace pour envisager toutes les implications spécifiques de chacune de ces analyses, mais, en général, Greimas insiste, de façon cohérente, sur sa conception du genre. L'incipit de la première de ces analyses est particulièrement significatif:

L'analyse du contenu procède, en principe, *inductivement* et cherche, à partir des données extraites du texte, à généraliser les observations en établissant l'inventaire de ses constantes. Que peut-on obtenir par ces méthodes d'un texte qui n'excède pas quelques paragraphes? Une inversion méthodologique s'impose dès lors: en délaissant la méthode inductive et ses procédures de généralisation, on est obligé de tenter une *approche déductive*<sup>4</sup>. Les discours juridique n'est qu'un

cas particulier, définissable dans sa spécificité, parmi tous les discours possibles – et réalisés – en une langue naturelle quelconque. En partant donc des propriétés générales des discours – et de ce que l'on en sait – on peut déduire certaines caractéristiques – générales ou spécifiques – du discours juridique. (Greimas et Landowski 1976 : 80)

Par rapport à l'approche « inductive », ce qui est préféré par là est une approche « déductive » qui considère le discours juridique comme une manifestation particulière – parmi les possibles – des possibilités propres d'une langue naturelle, qui peut être décrite à travers les catégories analytiques de la sémiotique générative. De cette manière, le discours juridique et celui de la parabole sont « déduits » ; en ce qui concerne la parabole, « il s'agit d'un discours double, bi-isotope » (Greimas 1993 : 4), tandis que le discours juridique possède sa propre connotation, son propre lexique, sa grammaire et sa pratique. Ce que Greimas ne parvient pas à expliciter, c'est la raison pour laquelle le discours juridique et la parabole peuvent être analysés sémiotiquement : serait-ce parce qu'ils ne sont pas sémiotiquement inconsistants, par opposition, paraît-il, à la comédie ou à la tragédie ?

D'ailleurs, cette approche peut conduire également à identifier des classes de textes très éloignées du sens commun. Par exemple, les recettes de cuisine, les projets architecturaux et les partitions musicales font tous partie de la même sous-classe, bien que, pour le sens commun, ils soient des textes très différents :

La recette de cuisine peut [...] être considérée comme une sous-classe de discours qui, tout comme des partitions musicales ou des plans d'architecte, se présentent en tant que manifestations de compétence actualisée, antérieurement à leur réalisation. (Greimas 1983 : 160)

Pour résumer, de ce florilège il résulte clairement que :

- i) Greimas pense aux genres « sociolectaux » comme à des catégories inconsistantes qu'il faut remplacer par d'autres classes textuelles basées sur la théorie sémiotique ;
- ii) ces classes sont « déduites » à partir de la théorie et, par conséquent, sont anhistoriques et universelles<sup>5</sup> ;
- iii) ces prémisses impliquent que les genres soient, en fait, un épiphénomène sémiotique, car ils apparaissent de manière secondaires par rapport à d'autres opérations de sens, plus fondamentales.

Nous estimons que ce dernier point représente la raison pour laquelle la sémiotique ne s'est pas consacrée à une théorisation sur les genres. Il est clair, en effet, que toute classification ne peut que suivre l'analyse ; par



exemple, il n'est pas nécessaire de créer une classe réunissant tous les textes manifestant une compétence actualisée pour analyser un texte possédant ces caractéristiques. La création d'une classe pareille n'est pas prioritaire.

### *1.2 Autres idées du genre*

Si Greimas conçoit les genres comme anhistoriques, presque toutes les théories de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ont insisté sur le caractère situé des genres<sup>6</sup>, ou plutôt sur leur caractère anti-théorique et historique: « It is because genre [...] is “resistant to theory” that we can conceive it as lacking a “nature” or “essence” but having a “history” » (White 2003)<sup>7</sup>. Même si l'on néglige les contextes les plus réfractaires à une théorisation, il faut de toute façon remarquer que tous les auteurs sont partis, justement, du caractère historique et « sociolectal » des genres. Sans la moindre prétention d'exhaustivité, nous croyons pouvoir distinguer trois approches théoriques des genres différentes. Elles ne sont pas forcément incompatibles et ne sont nettement distingués que pour les besoins de la démonstration.

#### Approche pragmatique

Nous entendons par ce terme l'approche considérant le genre comme un ensemble de tendances qui reviennent dans l'organisation verbale (écrite ou parlée), dépendantes de la typologisation des situations dans lesquelles le texte est utilisé. En un mot, cette approche tend à lier les genres à une stéréotypisation des situations dans lesquelles ils sont utilisés. D'habitude, on relie l'« en-génération »<sup>8</sup> des discours à l'efficacité: les genres sont une modalité d'utilisation des mots de façon fonctionnelle, dans des situations récurrentes – ils aident en premier lieu les participants à identifier la situation à laquelle ils prennent part (Miller 1995 ; Barwarshi 2000). Ces aperçus rassemblent plusieurs théories qui peuvent aussi diverger. Dans le monde anglo-saxon, à l'origine de cette approche se trouve l'article *Genre as Social Action* de Carolyn Miller (Miller 1984), qui a jeté les bases de l'étude néo-rhétorique des genres (Freedman et Medway 1994 ; Bawarshi et Reiff 2010). D'ailleurs, cette structure conceptuelle est partagée également par Rastier (Rastier 2001, chap. VIII) et par Fontanille, ce dernier considérant les genres comme des projections descendant des niveaux supérieurs sur les niveaux inférieurs du parcours génératif de l'expression (Fontanille 2008: 62-67). Cette approche a tendance à limiter la problématique des genres aux textes verbaux<sup>9</sup>, et, en fin de compte, à déléguer cette problématique à l'étude

microsociologique de différentes situations. En effet, si les genres sont une fonction de différentes situations dans lesquelles les textes sont utilisés, comment peut-on distinguer ces situations ? De ce point de vue, la position de Fontanille nous semble la plus évoluée, car elle s'inscrit dans une théorie générale de différentes sémiotiques-objet.

#### Approche linguistique

Nous entendons par ce terme une approche considérant le genre comme un niveau parmi ceux qui conduisent de la virtualité à la manifestation. Normalement, le genre est considéré comme une restriction des possibilités offertes par la langue – ainsi l'entendent, par exemple, Rastier (Rastier 2001, chap. VIII), Hasan (Hasan 1984 ; 1989) et Lemke (Lemke 1999) ; cependant, il est de toute façon possible de concevoir le genre comme un niveau supérieur et à la langue, et au contexte immédiat<sup>10</sup>, tout en continuant à se manifester à travers l'imposition de certains choix linguistiques déterminés – c'est la position, par exemple, de Martin (1997). De ce point de vue, les genres sont un ensemble stable mais en pleine évolution de règles pour la construction – et la lecture – des textes. Cette approche est complémentaire à l'approche pragmatique, et les auteurs ont tendance à les adopter toutes les deux. Enfin, elle ne s'intéresse qu'aux phénomènes linguistiques.

#### Approche intertextuelle

Chez ces auteurs qui soulignent la nature intertextuelle de chaque texte, le genre est souvent vu comme la façon la plus « naturelle » de relier le texte en-généré à d'autres textes co-générés. Autrement dit, le genre serait une intertextualité partagée au sein d'une culture. Todorov est, peut-être, celui qui a le mieux exprimé cet idée :

D'une manière plus générale, ne pas reconnaître l'existence des genres équivaut à prétendre que l'œuvre littéraire n'entretient pas de relations avec les œuvres déjà existantes. Les genres sont précisément ces relais par lesquels l'œuvre se met en rapport avec l'univers de la littérature. (Todorov 1970: 12)<sup>11</sup>

Cette approche est aussi employée – peut-être de façon préthéorique – dans les recherches historiques sur les familles de textes (Moretti 1986 ; 1987 ; 1997 ; 2003 ; 2005). Elle est analysée à l'intérieur des théories linguistiques concevant l'intertexte comme une nécessité de la pratique linguistique – par exemple, Rastier souligne la fonction de l'intertexte dans sa sémantique interprétative – tandis que Lemke affirme clairement que les différentes intertextualités génériques « are tools for meaning-making

every bit as much as are semiotic resource systems like lexicogrammar » (Lemke 1999). Pour résumer, cette approche considère les genres comme une nécessaire construction culturelle organisant les matériaux de la culture pour garantir le fonctionnement linguistique normal. Même si formulée dans le champ de la linguistique, cette approche est applicable également à d'autres domaines.

### 1.3 *Typologie, topologie, lignage*

Nous reprendrons et développerons ici une distinction de Rastier (2001 : 228-231). Nous n'avons pas d'éléments pour discuter des raisons pour lesquelles Greimas a adopté une idée anhistorique et déductive du genre<sup>12</sup>, mais celle-ci n'était pas la seule alternative à sa disposition. En général, il nous semble qu'une approche linguistique aurait pu s'adapter au contexte théorique de la sémiotique générative. On pourrait considérer les genres comme une restriction des possibilités offertes par les parcours génératifs ; ou plutôt, nous estimons que la description greimassienne du discours juridique est très proche de cette idée. La différence majeure demeure dans le point de vue de l'analyse : la sémiotique générative s'interroge sur la façon de reconnaître le caractère « juridique » d'un texte pendant l'analyse (ou après), tandis que l'approche linguistique s'attache au côté de la production (ou interprétation) textuelle. D'ailleurs, l'idée même de « classification » dénote que les genres de Greimas sont *post-hoc*, puisqu'elle a lieu lorsque les caractéristiques d'un texte ont déjà été relevées : la taxonomie suit la description. En réalité, cette diversité de perspectives cache une distance dans l'évaluation de l'importance des genres : alors que l'approche linguistique souligne qu'aucun texte n'est a-générique parce que l'en-génération fait partie des mécanismes de fonctionnement mêmes d'un texte (cf. Rastier 1989 ; 2001), une classification suivant l'analyse (et donc liée au fonctionnement du texte) peut avoir lieu ou non. En tout cas, il nous semble que – *mutatis mutandis* – l'approche linguistique n'est pas incompatible avec la sémiotique générative<sup>13</sup>. D'ailleurs, l'approche pragmatique, avec sa distinction-intégration des niveaux, paraît bien s'harmoniser avec la notion de *parcours génératif*, bien qu'elle se fonde sur une idée du texte qui est très différente de celle de la sémiotique – voir comment cette approche est développée par Fontanille (2008).

Ce que ces approches ont en commun, à notre avis, est la raison pour laquelle elles pourraient s'intégrer dans le projet génératif : elles se fondent, toutes les deux, sur une idée typologique du genre. C'est-à-dire que les approches pragmatique et linguistique conçoivent le genre comme un ensemble de traits que le texte re-présente : à chaque genre-*type* corres-

pond des textes-*tokens*. On pourrait dynamiser cette idée en rajoutant le modèle prototypique proposé par Eleanor Rosch (Rosch 1978 ; 1999 ; cf. aussi Violi 1997 : 151-209), selon lequel les catégories sont composées de diverses caractéristiques, dont quelques-unes sont plus centrales que les autres. Si l'on applique cela aux genres, on en déduit que tout texte peut être considéré plus représentatif de son propre genre – il s'agit, en gros, de gradualiser l'appartenance. Par conséquent, si l'on parvenait à identifier des métriques appropriées, on pourrait passer d'une typologie à une topologie des genres, dans le sens mathématique du terme :

A topology, in mathematical terms, is a set of criteria for establishing degrees of nearness or proximity among the members of some category. It turns a "collection" or set of objects into a space defined by the relations of those objects. Objects, which are more alike by the criteria, are represented in this space as being closer together ; those which are less alike are further apart. (Lemke 1999)

De toute façon, même si l'on accepte cette initiative, les approches pragmatique et linguistique considèrent le rapport genre/texte comme semblable à celui entre modèle/instance : le texte *réalise* le genre. Pour cela, nous croyons que ces approches pourraient être développées dans le cadre d'une sémiotique fondée sur l'opposition immanence/manifestation : il faudrait imaginer le modèle générique en immanence, alors que ce serait le texte qui manifesterait ses caractéristiques.

L'approche intertextuelle entraîne plus de difficultés, surtout par rapport à la notion d'*immanence*. Comme le souligne Zinna (2010), cette notion doit être déclinée en deux manières différentes :

- i) il y a l'opposition immanence/transcendance, qui définit l'immanence comme l'espace structurel de l'analyse (en tant qu'opposée à la fragmentation), puisqu'il est organisé par de seules dépendances homogènes (cf. Zinna 2001 : 253-256) – c'est l'immanence à la Hjelmlev<sup>14</sup>.
- ii) il y a l'opposition immanence/manifestation, considérant l'immanence comme l'espace virtuel du système, qui sera réalisé par la suite – c'est l'immanence du parcours génératif.

Sans aucun doute, l'approche intertextuelle conduit à reconsidérer ces deux conceptions de l'immanence. D'une part, elle souligne l'intertextualité du sens – en proposant, encore une fois, le grand débat sur la textualité qui a animé la sémiotique. De l'autre, l'approche intertextuelle crée une histoire culturelle (c'est-à-dire, située en un temps et un espace culturels) de lignages textuels, qui est considérée, même dans son caractère transitoire, comme un élément indispensable pour le fonctionnement du texte.

Cet ensemble de caractéristiques – temporalité et centralité – parvient à remettre en question le rapport même entre immanence et manifestation.

## 2. Immanence et formations culturelles

On pourrait se demander s'il est vraiment nécessaire d'adopter l'approche intertextuelle des genres, alors qu'elle finit par remettre en question la configuration théorique de la discipline. Enfin, il semble raisonnable d'affirmer que les genres orientent l'intertextualité, mais pourquoi inclure cette caractéristique dans la théorie sémiotique ?

### 2.1 *La sémiotique des cultures*

Certes, il ne serait pas nécessaire d'insérer l'approche intertextuelle dans la sémiotique générative, laquelle, comme nous l'avons vu, se tient à distance de cette perspective. Ce qui suit, par contre, est inspiré des propositions théoriques avancées par la sémiotique interprétative, et notamment des théories d'Umberto Eco. En particulier, nous souhaiterons souligner l'intérêt de la modélisation des dynamiques culturelles qui a toujours caractérisé cette importante tradition théorique. Cet intérêt démarre de la définition d'*unité culturelle* dans le *Traité de sémiotique générale* :

les unités culturelles sont des abstractions « matérialisées » puisque la culture traduit sans cesse des signes en d'autres signes, des définitions en d'autres définitions, des mots en icônes, des icônes en signes ostensifs, signes ostensifs en nouvelles définitions, nouvelles définitions en fonctions propositionnelles, fonctions propositionnelles en énoncés représentatifs, et ainsi de suite ; elle nous propose une chaîne ininterrompue d'unités culturelles composant d'autre unités culturelles. (Eco 1975: 105)

Cette idée d'un processus ininterrompu de renvoi est d'abord reliée à ses origines chez Peirce dans *Lector in fabula* (Eco [1979] 1989, chap. 2) et ensuite développée dans *Sémiotique et philosophie du langage* (Eco [1984] 1988). Eco affirme clairement que la sémantisation d'un mot nécessite comme une sorte d'arrière-plan, un espace qui rassemble toutes les unités culturelles et leurs liens passés, de sorte que la signification du mot ne soit rien d'autre qu'un parcours touchant diverses unités culturelles à l'intérieur de cet espace – en outre, le parcours sera plus ou moins original en fonction de sa fidélité aux liens qu'on utilise le plus souvent pour passer d'une unité à une autre. Cet espace est nommé *encyclopédie* et le *rhizome* en est un modèle possible.

Dans son livre *Strutturalismo e interpretazione* (2010), Paolucci a développé l'idée d'*espace encyclopédique* dans le but de préciser plus amplement les indications d'Eco. D'une part, il mentionne l'espace de Riemann et le rhizome comme deux modèles, de l'autre il renforce les racines peirciennes de la théorie entière<sup>15</sup>. Nous tenons à souligner que l'insistance de Paolucci sur la dimension *locale* du sens – sans aucun doute héritée de par Deleuze – pousse encore plus ce type de sémiotique vers l'étude des cultures en tant que mécanismes sémiotiques.

En général, par rapport à une sémiotique générative de tendance universaliste<sup>16</sup> et d'inspiration phénoménologique, la sémiotique interprétative se veut enracinée dans la localité et inspirée de la critique poststructuraliste de la phénoménologie, ainsi que, naturellement, de Peirce (cf. Paolucci 2007 ; 2010).

Quel est donc le rôle de l'intertextualité dans une sémiotique des cultures ? En général, nous ne pouvons qu'être d'accord avec Rastier (2001), en soutenant que c'est le global qui détermine le local dans une perspective culturelle : le sens d'un texte est une fonction de la culture à laquelle il appartient. Si le sens d'une unité culturelle réside dans l'échange avec les autres unités culturelles, alors l'ensemble local des unités culturelles inter-traduisibles est une condition nécessaire pour le processus du sens : l'arrière-plan culturel est à la base du texte.

Dans cette formulation, toutefois, s'insinue un manque de clarté concernant la signification du terme « texte » qui, c'est connu, a été au centre d'un intense débat (cf. Floch 1990 ; Fabbri et Marrone 2000 : 7-11 ; Rastier 2001 ; Fontanille 2007 ; Marrone 2010 ; Paolucci 2010, chap. II). Tout en laissant cette querelle de côté, pour des questions de place, il faut quand même souligner que, à partir de ces bases théoriques, la sémiotique culturelle ne peut que rejeter la position pour laquelle le sens est immanent au texte et que l'on peut considérer comme texte « n'importe quelle portion de réalité signifiante qui peut être étudiée par la théorie sémiotique » (Fabbri et Marrone 2000 : 8). En revanche, nous estimons que le texte renvoie à n'importe quel objet sémiotique qui se présente en tant que tel à la lumière d'un point de vue encyclopédique déterminé (cf. Paolucci 2010, § 2.4). De cette manière, nous nous éloignons des définitions du texte proposées dans le domaine génératif (Greimas et Courtés 1987, entrée « Texte » ; Floch 1990 ; Fabbri et Marrone 2000 : 7-11 ; Marrone 2010) ainsi que de celles proposées par Rastier (2001, chap. I) et par Hjelmslev (1968)<sup>17</sup>.

Si celle-ci est la conception du texte que nous acceptons, alors le sens n'est pas immanent, puisqu'il est envisagé comme une opération de traduction comparant des unités culturelles même très éloignées. On pour-

rait dire que le sens est immanent à l'encyclopédie, dont il est fonction, mais cette affirmation ne rend pas justice à la complexité d'une question sur laquelle nous allons revenir à la fin de l'article.

## 2.2 *Les effets génériques comme mappes méta-encyclopédiques*

Le modèle encyclopédique présente une double perspective :

[L'encyclopédie] possède une double âme constitutive. Au niveau global, elle est l'ensemble de toutes les occurrences [...], « librairie des librairies », grande « archive du déjà dit », « ensemble enregistré de toutes les interprétations ». Toutefois, au niveau local, elle est formée des sections qui fournissent des instructions pour sémantiser une expression et activer l'interprétation sur la base des régularités stabilisées. (Paolucci 2010 : 357 ; notre trad.)

D'une part, l'encyclopédie est imaginée comme l'ensemble de toutes les unités culturelles et de tous les parcours effectués dans son espace : il s'agit de l'encyclopédie globale, un monstre contenant une infinité de parcours, potentiellement contradictoires, et qui, pour cette raison, n'est pas vraiment utile à l'interprétation<sup>18</sup> ; de l'autre, nous avons l'encyclopédie locale, c'est-à-dire une portion instable nécessaire pour l'interprétation.

De ce point de vue, l'intertextualité « primaire » des genres est nécessaire pour passer du niveau global au niveau local. En indiquant le lignage du texte – qui sont ses précédents, qu'est-ce qui peut être défini comme semblable ou dissemblable, quelles habitudes active-t-il –, le genre organise l'encyclopédie globale de sorte que l'interprétation puisse s'effectuer dans un espace encyclopédique qui peut être parcouru : l'engénération d'un texte stabilise l'encyclopédie globale par la création de plans d'immanence globaux (cf. Paolucci 2010, chap. IV) et elle insère le texte dans l'espace encyclopédique que va parcourir l'interprétation.

Or, deux éclaircissements s'imposent. En premier lieu, si la localisation de l'encyclopédie est une condition de toute interprétation, alors l'engénération devient fondamentale pour tout acte d'interprétation. De ce point de vue, il n'est pas possible de songer à un texte sans un genre : tout au plus, on peut imaginer un texte contrastant sa propre généricité.

En second lieu, cette approche des genres s'étend sur un contenu plus ample par rapport à ce que l'on pense d'habitude par le terme « genre ». Sans aucun doute, cette idée est aussi applicable à d'autres phénomènes qui ne sont pas communément définis comme « genres », mais qui font partie, en général, d'un ensemble de divers types d'habitudes interprétatives. Par exemple, cette approche pourrait également modéliser l'influence exercée sur l'interprétation par le nom de l'auteur du

texte – dans le cas où, justement, l'interprète utilise cette information pour orienter ses parcours encyclopédiques.

En fait, dans beaucoup d'œuvres susmentionnées, on fait très attention à préciser le niveau spécifique dans lequel la catégorie de genre opère sans se confondre avec d'autres ; notre proposition, au contraire, ne suit pas ce chemin, puisqu'elle relève de la sémiotique interprétative : le modèle encyclopédique ne semble pas compatible avec une caractérisation des genres qui les distingue nettement d'autres phénomènes possédant des implications semblables pour l'interprétation. Nous estimons que l'encyclopédie modélise les parcours du sens, et non pas ce qui les détermine ; pour cette raison, des facteurs différents (d'un point de vue extérieur) peuvent prendre la même forme à l'intérieur du modèle. Pour cela, si les genres proprement dits sont l'exemple le plus évident de ce qui détermine le passage du niveau global au local encyclopédique, notre proposition théorique, qu'on ne peut qu'esquisser ici, s'applique aux phénomènes communément tenus pour non-génériques, et il sera donc plus indiqué de parler d'« effets génériques »<sup>19</sup>. D'ailleurs, une sémiotique de la culture peut aspirer à *analyser* ce qui influence l'interprétation, comme nous allons le montrer dans le prochain paragraphe.

Pour résumer, pour que l'on puisse qualifier un phénomène de « générique », au sens que nous avons proposé, il faut qu'il détermine – sur la base d'une compétence générico-interprétative – la création d'une portion encyclopédique d'où l'interprétation puisse commencer. On peut aussi supposer que les effets génériques soient culturellement partagés et qu'ils représentent une sorte de « liant » culturel, puisqu'ils permettent aux interprètes de se placer sur des plans encyclopédiques compatibles. Par conséquent, nous sommes pleinement d'accord avec Rastier : « Apprendre c'est abandonner les genres idiosyncrasiques » (Rastier 2001 : 273).

De ce point de vue, notre proposition fait référence à un autre sens du terme « genre », typique des sciences naturelles et – avant elles – de la philosophie platonicienne et académique : le genre est de niveau supérieur par rapport à l'espèce, dans le grand arbre de l'être que Platon et Aristote essayent de construire selon des règles logiques<sup>20</sup>. Bien que nos assomptions soient éloignées de celles des deux maîtres de l'Antiquité, nous pouvons quand même imaginer le genre comme une sorte de taxonomie : de même que le genre métaphysique détermine la place des *definiendum* dans une catégorie, les effets génériques indiquent la position d'un texte au sein de la culture. En localisant l'encyclopédie, en effet, les genres créent une commensurabilité entre plusieurs unités culturelles et, pour cela, un parcours possible qui mène de A à B à l'intérieur de l'espace



encyclopédique<sup>21</sup>. Par conséquent, *partager les genres* signifie pouvoir participer aux parcours interprétatifs communs.

On pourrait reformuler le concept de cette manière : les effets génériques agiraient comme une sorte de mappe méta-encyclopédique indiquant à l'interprète dans quelle part de l'encyclopédie se placer, c'est-à-dire quel devrait être le plan encyclopédique de départ pour son parcours interprétatif. Il faut, de toute façon, peser ses mots. Dès le début, la théorie encyclopédique a nettement rejeté l'idée d'un métalangage expliquant le langage-objet (Eco 1988 ; cf. aussi Paolucci 2010, § 3.9). D'ailleurs, il faudrait préciser l'idée même de métalangage dans son application sémiolinguistique, et il n'est pas question ici d'aborder le sujet<sup>22</sup>. Pour le moment, il suffit de spécifier que le métalangage à la Hjelmslev semble avoir, au moins, deux caractéristiques :

- i) il se situe sur un autre niveau par rapport au langage-objet ;
- ii) il n'y a pas de réciprocité entre métalangage et langage-objet, de sorte que le premier peut traduire le second, mais non pas l'inverse.

En revanche, la théorie d'Umberto Eco est fondée sur certains concepts tirés de Peirce, comme le suivant, cité dans *Lector in fabula* :

[meaning] is, in its primary acceptation, the translation of a sign into another system of signs [...] [meaning] is a second assertion from which all that follows from the first assertion equally follows, and vice versa. [CP vol. 4, p. 127]<sup>23</sup>

Le « vice versa » final exclut les deux caractéristiques que nous avons précédemment mentionnées. La conception logique du métalangage n'est de toute façon pas la seule, parce que, comme le remarquent indépendamment Hofstadter (1979 : 270) et Jakobson (1960), il est possible d'utiliser le langage naturel même en fonction métalinguistique. Pour cela, par rapport au métalangage « fort » à la Hjelmslev, la sémiotique interprétative peut être considérée comme un métalangage « faible », une sorte de repliement « métalinguistique » de la culture qu'il veut décrire<sup>24</sup> – nous allons y revenir dans les conclusions.

C'est seulement au sens faible que nous pouvons parler d'une fonction méta-encyclopédique des genres : ils sont une partie de l'encyclopédie décrivant l'encyclopédie elle-même. Le dernier problème que nous allons aborder, c'est que, puisque les genres font partie de ce qu'ils règlent, il n'est plus possible de distinguer clairement l'immanence et la manifestation.

### 2.3 *Le niveau des formations culturelles*

Dans le paragraphe qui précède, nous avons exploré la nécessité d'une approche intertextuelle des effets génériques pour une sémiotique de la culture. Maintenant, nous souhaiterions faire quelques remarques à propos des conséquences théoriques de cette approche.

Si l'on songe aux effets génériques comme des mappes méta-encyclo-pédiques, on cesse de rechercher des règles (ou régularités) pour la construction d'un *type*, mais l'on commence à considérer les ressemblances textuelles comme un indice de consanguinité culturelle. Nous pouvons essayer d'exprimer par une similitude ce changement de perspective: face à un groupe d'individus à identifier, une approche typologique essaiera d'analyser leur code génétique; face à la famille Rossi, par contre, l'approche intertextuelle interprétera certaines propriétés comme une confirmation de la parenté. D'un côté nous avons une empreinte capable d'engendrer un nombre indéfini d'individus; de l'autre, une identification. Nous sommes donc d'accord avec Jauss: les effets génériques doivent être considérés comme « des *groupes* ou des *familles* historiques. On ne saurait donc procéder par dérivation ou définition, mais uniquement constater et écrire empiriquement » (Jauss 1986: 43). Enfin, nous ne voyons pas deux textes appartenant au même groupe puisqu'ils partagent un même type immanent, mais nous remarquons plutôt leurs ressemblances et différences puisque nous savons qu'ils sont apparentés. Par conséquent, les traits génériques<sup>25</sup> sont une fonction de la culture de l'interprète, notamment de sa compétence en matière de genres: ce ne sera que sur la base de cette compétence que le texte présentera des traits génériques.

En général, il faut reconnaître que les genres sont des mécanismes du fonctionnement sémiotique situés essentiellement dans la dimension diachronique, puisque c'est seulement dans cette dimension que les lignages culturels se forment. Comme l'a écrit Lotman: « La sémiosphère a une profondeur diachronique, car elle possède le système complexe de la mémoire et elle ne peut pas fonctionner sans celui-ci » (Lotman 1985: 69; nous soulignons). Évidemment, la mémoire est toujours en pleine évolution et, s'il est vrai que les effets génériques possèdent une certaine stabilité, il est aussi vrai, de la même manière, qu'ils peuvent changer (même radicalement) à travers la production de nouveaux textes innovateurs. En effet, il est raisonnable de penser que l'action d'un texte appartenant à un certain lignage sur de nouveaux objets, son inscription dans des pratiques et stratégies nouvelles, la création de « grands » textes<sup>26</sup>, tout cela peut agir à rebours sur les effets génériques, tout en les transformant. Enfin, avec les effets génériques, la diachronie encyclopédique rentre dans le mécanisme interprétatif. Il s'en-

suit donc que la culture fonctionne à travers des phénomènes génériques se modifiant à cause du fonctionnement même qu'ils permettent – on peut donc remarquer une circularité qu'il faut bien explorer.

C'est Jauss qui nous suggère le commencement de notre parcours (Jauss 1986) : les genres relèveraient du régime de l'exemplaire élaboré par Kant dans sa *Critique de la faculté de juger* (CDG : 107-108, § 18). Jauss parvient à cette hypothèse à travers la lecture du sujet donnée par Günther Buck, qui s'adapte bien à notre problème : « Ce à quoi l'exemplaire renvoie est indéterminé et possède un caractère dynamique, c'est-à-dire qu'il est ultérieurement déterminé à chaque nouvelle réalisation »<sup>27</sup>.

Le point fondamental est que l'exemplaire problématise la dichotomie règle/cas, général/particulier, universel/particulier. Justement, Giorgio Agamben a remarqué que l'exemplaire kantien « implique l'abandon sans réserve du couple particulier/général comme modèle d'inférence logique » (Agamben 2008 : 23). Le philosophe italien inscrit l'exemplaire dans son examen des cas « paradigmatiques », où le paradigme renvoie à :

un cas singulier qui n'est isolé du contexte dont il fait partie que dans la mesure où, en présentant sa propre singularité, il rend intelligible un nouvel ensemble dont il constitue lui-même l'homogénéité. (Agamben 2008 : 19)

Le trait essentiel du paradigme c'est son irréductibilité à l'induction ainsi qu'à la déduction : il est réglé par l'« analogie », car il « va au cas par cas » sans déboucher dans le général. Pour cette raison même, l'ensemble paradigmatique est *immanent* par rapport aux singularités qu'il explique et, en même temps, il est à la fois en diachronie et en synchronie (Agamben 2008 : 32-33).

Or, il nous paraît que les genres doivent être considérés, justement, comme des paradigmes : chaque texte est un cas paradigmatique qui, dans son exemplarité, jette la lumière sur la portion de l'encyclopédie dans laquelle il se situera, l'effet générique étant ce qui rend intelligible cet espace. On pourrait dire que l'on ne procède pas de *type* à *token*, mais de *token* en *token*<sup>28</sup> ; cela, bien que ce soit vrai, n'est pas complètement exact. Penser les genres comme des paradigmes nous aide à comprendre pourquoi la manifestation d'un texte peut changer les règles mêmes qui le rendent interprétable, et cela nous place à un niveau où la distinction *type/token*, encore inspirée de la dichotomie général/particulier<sup>29</sup>, nous paraît peu claire. Nous appellerons ce niveau-ci le *niveau des formations*, d'après une suggestion de Lemke<sup>30</sup> et en hommage aux formations discursives de Foucault (1969 ; 1971). Nous estimons que ce niveau s'insère entre le niveau du modèle encyclopédique et les textes habitant la cul-

ture, bien que la distinction entre les niveaux soit forcément instable et problématique – comme nous le verrons plus loin. Nous dirons donc que les effets génériques sont des « formations culturelles ».

Les formations déterminent les conditions locales pour l'interprétation et, pour cela, dans la perspective de la sémiotique interprétative, les conditions pour l'apparition du sens. En même temps, elles ne ressemblent pas ni aux *types* ni aux *tokens*, puisqu'elles relèvent du régime paradigmatique: chaque texte est exemplaire. En effet, les formations sont réglées par la logique de l'analogie et elles prévoient plusieurs influences, continues et réciproques, parmi elles et les textes, d'après l'idée foucauldienne d'*apriori historique*:

l'ensemble des règles qui caractérisent une pratique discursive: or ces règles ne s'imposent pas de l'extérieur aux éléments qu'elles mettent en relation; elles sont engagées dans cela même qu'elles mettent en relation; elles sont engagées dans cela même qu'elles relient; et si elles ne se modifient pas avec le moindre d'entre eux, elles les modifient, et se transforment avec eux en certains seuils décisifs. (Foucault 1969: 168)

Nous pensons que la rétroaction des parcours interprétatifs sur les formations problématise l'immanence, en causant un court-circuit sur la relation entre immanence et manifestation: les formations identifient le « transcendantal avec le concret » – pour reprendre l'expression d'Enzo Melandri, le maître de l'analogie, à propos de l'opération théorique de Foucault (Melandri 1967).

Si, comme l'a correctement écrit Zinna: « Une des conséquences les plus importantes de la mise en question de l'immanence [...] c'est la mise en crise des modes d'existence sémiotique » (Zinna 2010: 10), alors, au niveau des formations culturelles, on n'assiste plus à un parcours du virtuel à l'actualisé, mais plutôt à un cercle, où le point de départ et celui d'arrivée se confondent.

Évidemment, on peut imaginer un niveau d'analyse textuelle qui ne considère pas les effets du texte sur les formations: ce type d'analyse, bien qu'enraciné dans le modèle encyclopédique, pourrait récupérer les modalités d'existence sémiotique en ne considérant que les effets des formations sur l'interprétation. Bien que cela soit possible, nous croyons que la tâche spécifique d'une sémiotique de la culture soit la description des formations, parmi lesquelles on trouve aussi les lignages textuelles constituant les effets génériques<sup>31</sup>. Dans cette perspective les formations sont hybrides: d'un côté elles font l'objet de la description, de l'autre, elles rentrent dans le même appareil théorique de la description – comme nous

avons essayé de le montrer dans le paragraphe qui précède. C'est ici, nous estimons, que réside la difficulté de distinguer les différences entre les divers types d'effets génériques dans le cadre du modèle : on ne peut peut-être pas élaborer leurs différences dans l'appareil théorique, mais elles sont, bien sûr, un objet possible de l'analyse<sup>32</sup>.

La liaison avec l'archéologie de Foucault permet, d'ailleurs, de récupérer une dimension d'« immanence pure » (Paolucci 2007, § 3.1 ; 2010, § 1.5). Car la culture est le seul élément présent capable de se réguler lui-même sans faire référence à la moindre transcendance : ce sont les valeurs encyclopédiques qui, sans être transcendantes, créent les formations culturelles qui les règlent à leur tour. D'une part, cela est parfaitement en ligne avec l'idée de Peirce selon laquelle l'interprétant final représente un changement d'habitude<sup>33</sup> ; de l'autre, il s'agit d'un corollaire des notions foucaaldiennes qui révoquent la priorité du sujet – qui est un produit des formations discursives – et de la raison – toujours locale (cf. Redaelli 2011, I). La psychologie, le sujet, la situation socio-économique, etc., ne déterminent pas l'évolution culturelle<sup>34</sup>. Ainsi, on parvient à la construction d'un niveau homogène, qui fait l'objet d'étude de la sémiotique (ainsi que de l'archéologie foucauldienne)<sup>35</sup>. D'où l'insistance d'Agamben sur l'immanence des paradigmes, de Melandri sur l'absence de métathéories et de Foucault sur le caractère concret de l'apriori.

Dans le projet théorique que nous avons sommairement tracé ici, il y a donc trois niveaux distincts. En premier lieu, nous avons le modèle encyclopédique, élaboré pour décrire en général le mécanisme interprétatif : son pouvoir de description ne paraît pas lié à une culture en particulier<sup>36</sup>. En second lieu, nous avons les formations, essentiellement locales, qui règlent, tout de même, les procès qui les transforment à leur tour. En troisième lieu, nous avons les textes, les pratiques et tout ce qui, en général, est déterminé par les formations, bien qu'ils soit en mesure de les influencer à leur tour.

Le sens n'est donc pas immanent au texte, mais à la culture, laquelle n'est pas conçue comme un simple agrégat de textes (cf. aussi Lotman 1985), mais comme un ensemble immanent de textes et de formations en pleine évolution : c'est ceci qu'*immanence pure* signifie. Pour cela, nous sommes d'accord avec l'idée de Rastier selon laquelle le sens est immanent à la pratique interprétative (Rastier 2001) : le sens se crée justement dans la pratique interprétative, celle-ci étant définie comme le passage – une pratique, donc – d'un point à un autre de l'encyclopédie. Il est clair, en outre, que, comme l'estime Rastier, la pratique interprétative est liée à un temps et à un espace culturels, car son habitat est l'encyclopédie.

## Conclusions (et relance théorique)

Après avoir examiné l'approche greimassienne des genres ainsi que quelques alternatives, nous avons théorisé une approche intertextuelle des genres dans le cadre d'une sémiotique de la culture. Nous avons montré qu'ils font à la fois partie de l'appareil descriptif et constituent un objet de description. Ils appartiennent, en effet, au niveau hybride des formations culturelles. L'idée de *formation* met en question la distinction entre immanence et manifestation. D'ailleurs, nous avons pu trouver une immanence pure, qui ne place pas le sens dans le sujet, la raison, les phénomènes psychologiques, neurobiologiques ou socio-économiques.

Cependant, ici se cache une aporie. Si l'on suit Foucault dans sa recherche d'une immanence pure, nous devons alors penser que l'appareil descriptif de niveau supérieur, le niveau encyclopédique, est aussi le produit d'une culture. L'encyclopédie est le produit de la culture occidentale, dont on peut reconnaître les traces même dans l'idée d'applicabilité générale. Une fois que l'on abandonne le sujet fondateur ainsi que la raison, la sémiotique de la culture se trouve à décrire l'objet même sur lequel elle se fonde. C'est-à-dire que la sémiotique de la culture fait aussi partie du niveau immanent qu'elle cherche à décrire. D'ailleurs, tout cela était déjà implicite dans l'idée de l'absence d'un métalangage – pour reprendre et re-sémantiser les mots de Paolucci, la sémiotique interprétative : « C'est cet objet lui-même, en tant que sujet décrivant » (Paolucci 2007 : 66)<sup>37</sup>. Il est donc clair qu'une telle sémiotique, lorsqu'elle reconnaît l'impossibilité de se détacher de ce qui la produit, ne peut que considérer les appareils de description qu'elle crée comme des appareils locaux : ils sont secondaires par rapport aux formations qu'ils sont censés décrire.

## Notes

- 1 Sans aucun doute, Greimas fait référence à TODOROV (1970). De toute façon, il faut remarquer que les conceptions différentes de Greimas et Todorov sont quand même assimilables pour, au moins, une raison : toutes les deux proposent une approche classificatoire et anhistorique, comme nous allons le montrer par la suite. Il faut ajouter, en outre, que Todorov a modifié plus tard sa conception, pour la rapprocher à l'historicité (TODOROV 1978).
- 2 Clairement, l'inconsistance dépend des critères utilisés. C'est-à-dire qu'il faudrait reformuler la critique de Greimas comme il suit : « Les genres sont inconsistants par rapport aux catégories d'analyse de la sémiotique générative ».
- 3 Il faut rappeler qu'une classe résulte toujours d'une classification d'un ensemble hétérogène. Il est donc clair que cette proposition greimasienne peut bien être comme définie classificatoire.

- 4 On pourrait suggérer que la distinction entre approche inductive et déductive, à propos de la description d'un genre, évoque de près celle proposée par Todorov entre genres historiques et genres théoriques (TODOROV 1970: 25).
- 5 Il faut préciser que ces classes ne peuvent pas être considérées comme universelles dans le cas où elles seraient définies – entre autres – par l'utilisation d'une partie spécifique de l'univers sémantique, qui peut raisonnablement être conçu comme étant en évolution et culturellement relatif. C'est la raison pour laquelle le discours juridique n'est pas anhistorique ni universel. En tout cas, la parabole et la sous-classe à laquelle appartiennent les recettes peuvent être considérées comme universelles.
- 6 Ici nous n'avons pas d'espace pour illustrer les nombreuses tentatives qui ont été faites en cette direction. Nous choisissons, parmi les diverses propositions, celles qui nous semblent les plus originelles. Malheureusement, il n'existe pas, à notre connaissance, un ouvrage illustrant les diverses conceptions qui ont été proposées jusqu'à présent.
- 7 Cette phrase de White reprend et reformule synthétiquement ce qu'ont affirmé COHEN (2003) et PRINCE (2003).
- 8 Par « en-génération » on entend la connexion entre un texte et un genre. Cela va sans dire, il y a autant de théories de l'en-génération que de genres.
- 9 Ce n'est pas le cas pour Fontanille, mais la néo-rhétorique et Rastier limitent certainement leur objet d'étude au champ verbal.
- 10 De ce point de vue, on peut parler de « genres de situations »: « register (encompassing field, tenor and mode) contextualizes language and is in turn contextualized by genre » (MARTIN 1997: 7).
- 11 Il faut quand même souligner que, malgré cette déclaration, Todorov adopte plutôt une approche linguistique et, le plus souvent, atemporelle.
- 12 Au niveau d'hypothèse, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'un héritage post-aristotélique. L'approche de Greimas, en effet, est très proche de celle de la *Poétique*; il s'agit, dans les deux cas, de deux approches déductives de la science.
- 13 Par exemple, Gianfranco Marrone semble appliquer cette approche à l'analyse de divers discours dans son livre *Corpi sociali* (MARRONE 2001).
- 14 Ceci est le sens adopté aussi par Greimas lorsqu'il s'exclame: « Hors du texte, point de salut! ». À propos des problématiques liées à cette affirmation, voir PAOLUCCI (2010: 200-211).
- 15 Il est aussi nécessaire de souligner que Paolucci reprend des écrits de Peirce qu'Umberto Eco n'avait pas considérés dans la formulation de son modèle (en particulier, la logique des relatifs et la phanérocopie). Grâce à ses lectures extravagantes, Paolucci redonne une image des théories sémiotiques de Peirce qui est, en grande partie, originale par rapport à la tradition admise en sémiotique.
- 16 L'universalité revendiquée par Greimas à propos de ces catégories d'analyse est exemplifiée par l'extension du schéma proppien en dehors du folklore russe: « Tout l'intérêt de la reprise, par la sémiotique, du schéma narratif de Propp ne réside pas dans le fait qu'il permet de rendre compte de l'organisation narrative du conte russe [...]: cet intérêt réside dans le fait que le schéma proppien est susceptible d'être considéré [...] comme un modèle hypothétique, mais universel, de l'organisation des discours narratifs et figuratifs » (GREIMAS 1976: 11).
- 17 Sans rentrer dans les détails, ces dernières conceptions, bien qu'elles soient différentes (RASTIER 2001, chap. II), lient le texte à la langue. Ce qui n'est pas le cas pour nous. À propos de la conception du texte chez Hjelmslev voir CONTE (1985).
- 18 Nous entendons par « interprétation » le modèle proposé par Paolucci, une réélaboration de la pensée de Peirce (PAOLUCCI 2010, § 1.7).
- 19 Nous n'excluons pas, en tout cas, qu'une prochaine élaboration puisse parvenir à distinguer les divers effets génériques.

- 20 Nous faisons surtout référence au *Sophiste*, aux *Catégories*, au *De Partibus Animalium I*, à la *Métaphysique*, Z. En ce qui concerne la *dihairesis* de Platon voir MORAVCSIK (1973), BROWN (2010), pour celle d'Aristote voir FALCON (1997); pour la critique aristotélique à ce propos, voir ZANATTA (1989).
- 21 Il y a aussi des différences évidentes: le fonctionnement de l'encyclopédie est bien différent de celui de l'arbre de Porphyre (ECO 1988). Nous acceptons, en effet, les suggestions de Paolucci selon lesquelles l'encyclopédie peut être vue comme un espace de Rienmann (PAOLUCCI 2010, § III). Les similitudes avec la *dihairesis* s'arrêtent à la création d'une commensurabilité parmi divers éléments à travers l'inscription dans une structure plus vaste.
- 22 Il faut considérer, par exemple, que dans la logique de Tarski, d'où nous tirons le terme par l'intermédiaire de Hjelmslev, le métalangage comprend à la fois ses propres éléments, utilisés pour décrire le langage-objet, et le langage-objet lui-même: Tarski affirme que le métalangage est « plus riche » que le langage-objet (TARSKI 1944, § 1.9). Bien qu'il soit conscient de cette richesse du métalangage, Hjelmslev ne respecte pas les indications de Tarski dans sa construction de la méta-sémiologie et de la méta-sémiotique connotative sur la base du principe de simplicité (HJELMSLEV 1968, § 22 ; cf. GALOFARO 2005: 98-102): il ne faut pas analyser ce que l'on a déjà analysé, mais juste les unités résiduelles de la première analyse. À partir de cela, on pourrait se demander dans quel sens Greimas évoque le métalangage, puisqu'il essaiera toujours de créer un langage descriptif qui ne comprend pas les termes du langage décrit, mais qui ne les « retrouve » qu'à la fin de la description – voir, par exemple, la distinction entre « métalangage » et « langage de représentation » à l'article « métalangage » du *Dictionnaire* (Greimas et COURTÈS 1979 ; cf. aussi GREIMAS 1980). À propos du problème du métalangage en sémiotique, notamment chez Hjelmslev, voir GALOFARO (2005).
- 23 Nous utiliserons les acronymes *CDG* pour KANT ([1790] 1913) et *CP* pour HARTSHORNE ET WEISS (ÉDS 1931-1935) ET BURKS (ÉD. 1958).
- 24 On pourrait interpréter aussi les métalangages de Hjelmslev et Greimas comme une partie du langage-objet même qu'ils veulent décrire. C'est ce que fait Paolucci en évoquant l'effet de profondeur (PAOLUCCI 2010, § 3.9) et c'est aussi ce qui suggère Lotman: « les brillants systèmes élaborés par Hjelmslev et Greimas [...] ne répondent pas seulement aux nécessités de la connaissance scientifique, mais ils font organiquement partie de la culture du XX<sup>e</sup> siècle, en étant l'expression d'une de ses tendances » (LOTMAN 1985: 90).
- 25 Les traits génériques sont des caractéristiques textuelles qui relient un texte à son propre genre.
- 26 Cela vaut surtout dans le champ artistique. Notre idée est que les divers effets génériques peuvent avoir des façons très variées de se renouveler.
- 27 G. Buck, *Kants Lehre vom Exempel*, in « Archiv für Begriffsgeschichte », vol. 11, 1967, p. 182, cf. JAUSS (1986).
- 28 La sémiotique interprétative a insisté sur ce point. Voir VIOLI (2003); PAOLUCCI (2010, § 4.11); cf. aussi RASTIER, CAVAZZA ET ABEILLÉ (1994, chap. I).
- 29 Linda Wetzel éclaire très bien ce point: « The distinction between a type and its tokens is an ontological one between a *general* sort of thing and its *particular* concrete instances » (WETZEL 2011, italiques ajoutés). On pourrait se demander dans quelle mesure les diverses lectures de cette dichotomie étaient fidèles à la formulation originelle de Peirce (CP, vol. 4, p. 537).
- 30 « We construe meaning relations between texts by construing particular kinds of patterns in the semantic topographies of those texts. These patterns (semantic formations or intertextual formations) are theoretical constructs intermediate between system (meaning potential) and text (instantial deployment of that potential) » (LEMKE 1999).



- 31 On pourrait remarquer qu'un programme comme cela a déjà été développé et que les formations correspondent au niveau de la norme identifiée par HJELMSLEV (1942). Il faudrait examiner la question plus en profondeur ; en tout cas, il suffit de rappeler ici que chez Hjelsmlev « La norme [...] n'est qu'une abstraction tirée de l'usage par un artifice de méthode » (*Ibid.*, p. 43), alors que, dans la théorie que l'on a présentée, les formations sont primaires par rapport au modèle universel (voir les conclusions).
- 32 Voir, par exemple, la belle analyse lotmanienne de la fonction autorielle (LOTMAN 1985: 181-199).
- 33 Il y a un très clair exemple chez Peirce : « A single reading yesterday of a casual statement that the "shtar chindis" means in Romany "four shillings", though it is unlikely to receive any reinforcement beyond the recalling of it, at this moment, is likely to produce the habit of thinking that "four" in the Gypsy tongue is "shtar", that will last for months, if not for years, though I should never call it to mind in the interval » (CP vol. 5, p. 477). Dans ce cas, on comprend clairement que, dorénavant, le parcours interprétatif de Peirce par rapport à « four » va inclure aussi l'unité « shtar », en précedence éloignée de l'interprétation habituelle de « quatre ».
- 34 On pourrait affirmer, au sens de Hjelsmlev, qu'il y a une non-dépendance (ZINNA 2001: 254). Le problème de cette position est qu'elle s'appuie sur la différence entre relations uniformes et non lorsque l'uniformité est un des éléments indéfinis de la théorie (HJELMSLEV 1968, § 10). En outre, Paolucci a souligné l'importance du procédé de fragmentation pour une analyse de la culture (PAOLUCCI 2010, § 2), et ce procédé n'explore pas les dépendances uniformes.
- 35 Même si l'on peut supposer que la sémiotique puisse, par la suite, se relier à d'autres disciplines « transcendantantes » pour explorer les rapports entre la pure immanence culturelle et d'autres genres de phénomènes. Ainsi, interprétons-nous les suggestions de Hjelsmlev concernant les méta-sémiotiques et les sémiotiques connotatives (HJELMSLEV 1968, § 22).
- 36 Il faut remarquer que la sémiotique de Peirce est à la base du projet de la zoosémiotique. Sans aller au-delà de notre paradigme, on peut, en tout cas, songer à cette affirmation d'Eco: « Une sémiotique générale est une philosophie de la sémosis, et elle retrouve la sémosis au-delà des échanges intentionnels d'informations, dans la profondeur de la nature et au-delà des structures conventionnelles, des rapports codifiés, dans le mécanisme de la pensée inférentielle même, de l'hypothèse et de l'abduction » (Eco 1985: 332).
- 37 Paolucci fait référence au rapport entre glossématique et langage. Selon lui, il n'y aurait pas de rapport entre métalangage et langage. L'argument de Paolucci est persuasif, mais nous n'arrivons pas à le mettre en relation avec les références explicites de Hjelsmlev aux « logiciens polonais » (HJELMSLEV 1968, § 21-22). C'est sans doute Zinna qui a raison, les concepts de Hjelsmlev « apparemment immobiles et gravés sur la terre ferme, nous les découvrons oscillants et posés sur des fondations mobiles. L'oscillation de ces bases est causée par la fondation logique même, qui aurait dû assurer une fédération solide entre les sciences » (ZINNA 2001: 260).

## Bibliographie

- AGAMBEN, GIORGIO  
(2008) *Signatura rerum. Sur la méthode*, trad. de Joël Gayraud, Paris, Vrin.
- BARWASHI, ANIS  
(2000) « The Genre Function », in *College English*, vol. 62, n° 3, p. 327-352.

- BARWASHI, A. S. ET RIFF, M. J.  
(2010) *Genre: An Introduction to History, Theory, Research, and Pedagogy*, West Lafayette, Parlor Press and WAC Clearinghouse.
- BROWN, LESLEY  
(2010) « Definition and Division in Plato's Sophist », in David Charles (éd.), *Definition in Greek Philosophy*, Oxford et New-York, Oxford University Press, p. 151-171.
- BURKS, ARTHUR W. (ÉD.)  
(1958) *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 7-8, Cambridge MA, Belknap Press.
- COHEN, RALPH  
(2003) « Introduction: Notes toward a Generic Reconstruction of Literary Study », *New Literary History*, vol. 34, n° 3, p. V-XVI.
- CONTE, MARIA-ELISABETH  
(1985) « Text in Hjelmslev », *Il Protagora*, série IV, vol. 25, n° 7-8, p. 171-179.
- ECO, UMBERTO  
(1975) *Trattato di Semiotica Generale*, Milan, Bompiani.  
(1979) *Lector in fabula*, trad. de Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1989.  
(1984) *Sémiotique et philosophie du langage*, trad. de Myriem Bouzaher, Paris, PUF, 1988.  
(1985) *Sugli Specchi e Altri Saggi*, Milan, Bompiani.
- FABBRI, P. ET MARRONE, G. (ÉDS)  
(2000) *Semiotica in Nuce: Volume I. I Fondamenti e l'Epistemologia Strutturale*, Rome, Meltemi.
- FALCON, ANDREA  
(1997) « Aristotle's Theory of Division », in Richard Sorabij (éd.), *Aristotle and After*, Londres, University of London, Institute of Classical Studies, p. 127-146.
- FLOCH, JEAN-MARIE  
(1990) *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, PUF.
- FONTANILLE, JACQUES  
(2008) *Pratiques Sémiotiques*, Paris, PUF.
- FOUCAULT, MICHEL  
(1969) *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.  
(1971) *L'Ordre du Discours*, Paris, Gallimard.
- FREEDMAN, A. ET MEDWAY, P.  
(1995) *Genre and the New Rhetoric*, Londres et Bristol, Taylor & Francis.
- GALOFARO, FRANCESCO  
(2005) *Metasemiotiche. Una Ricognizione Epistemologica*, Thèse de doctorat en sémiotique, Università Degli Studi Di Bologna, Dipartimento di Discipline della Comunicazione, XVI ciclo.
- GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN  
(1976) *Maupassant: La Sémiotique du Texte. Exercice Pratique*, Paris, Seuil.  
(1980) « Notes sur le métalangage », *Actes Sémiotiques – Bulletin*, n° 13.  
(1983) *Du Sens 2: Essais Sémiotiques*, Paris, Seuil.  
(1993) « La Parole: une Forme de Vie », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 25.
- GREIMAS, A. J. ET COURTÈS, J.  
(1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

- GREIMAS, A. J. ET LANDOWSKI, E.  
 (1976) « Analyse Sémiotique d'un Discours Juridique », in *Sémiotique et Sciences Sociales*, Paris, Seuil, p. 79-128.
- HARTSHORNE, CH. ET WEISS, P. (ÉDS)  
 (1931-35) *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-6, Cambridge MA, Belknap Press.
- HASAN, RUQAIYA  
 (1984) « The structure of the Nursery Tale », in Lorenzo Coveri (éd.), *Linguistica Testuale*, Rome, Bulzoni, p. 95-114.  
 (1989) « The Structure of a Text », in M. A. K. Halliday et R. Hasan, *Language, Context, and Text*, Londres, Oxford University Press, p. 70-96.
- HJELMSLEV, LOUIS TROLLE  
 (1942) « Langue et Parole », *Cahiers de Ferdinand de Saussure*, n° 2, p. 29-44.  
 (1968) *Prolegomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- HOFSTADTER, DOUGLAS RICHARD  
 (1979) *Gödel, Escher, Bach: an Eternal Golden Braid*, New-York, Basic Book.
- JAKOBSON, ROMAN  
 (1960) « Linguistics and Poetics », in Thomas Sebeok (éd.), *Style in Language*, New-York et Londres, MIT Press et John Wiley & Sons, p. 350-377.
- JAUSS, HANS ROBERT  
 (1986) « Littérature médiévale et théorie des genres », trad. de Eliane Kaufholz, in G. Genette et T. Todorov (éds), *Théories des genres*, Paris, Seuil, p. 38-76.
- KANT, EMMANUEL  
 [1790] « Kritik der Urteilskraft », in Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften (éd.), *Kants gesammelte Schriften*, vol. 5, 1913, p. 165-485 ; trad. fr. et introduction de Alexis Philonenko, *Critique de la faculté de Juger*, Paris, Vrin, 1993.
- LEMKE, JAY  
 (1999) *Typology, Topology, Topography. Genre Semantics*, étude inédite.
- LOTMAN, YOURI  
 (1985) *La Sémiosfera*, trad. de Simonetta Salvestroni, Padoue, Marsilio.
- MARRONE, GIANFRANCO  
 (2001) *Corpi Sociali*, Turin, Einaudi.  
 (2010) *L'Invenzione del Testo*, Rome, Carrocci.
- MARTIN, JAMES R.  
 (1997) « Analysing Genre: Functional Parameters », in J. R. Martin et F. Christie (éds), *Genre and Institutions: Social Processes in the Workplace and School*, Londres et New-York, Continuum, p. 3-39.
- MELANDRI, ENZO  
 (1967) « Michel Foucault: l'Epistemologia delle Scienze Umane », *Lingua e Stile*, vol. 2, n° 1, p. 75-96.
- MORAVCSIK, JULIUS M. E.  
 (1973) « Plato's Method of Division », in Julius M. E. Moravcsik (éd.), *Patterns in Plato's Thought*, Boston, D. Reidel Publishing Company, p. 158-180.

MORETTI, FRANCO

- (1986) *Il Romanzo di Formazione*, Milan, Garzanti.  
(1987) *Segni e Stili del Moderno*, Turin, Einaudi.  
(2000) *Atlas du roman européen, 1800-1900*, trad. de Jérôme Nicolas, Paris, Seuil.  
(2003) *Opere Mondo*, Turin, Einaudi.  
(2005) *La Letteratura Vista da Lontano*, Turin, Einaudi.

PAOLUCCI, CLAUDIO

- (2007) « Da che Cosa si Riconosce la Semiotica Interpretativa? » in Claudio Paolucci (éd.), *Studi di Semiotica Interpretativa*, Milan, Bompiani, p. 43-144.  
(2010) *Strutturalismo e Interpretazione*, Milan, Bompiani.

PRINCE, MICHAEL B.

- (2003) « Mauvais Genres », *New Literary History*, vol. 34, n°3, "Theorizing genres II", p. 453-479.

RASTIER, FRANÇOIS

- (1989) *Sens et textualité*, Paris, Hachette.  
(2001) *Arts et Sciences du Texte*, Paris, PUF.

RASTIER, F., CAVAZZA, M. ET ABÉILLE, A.

- (1994) *Sémantique pour l'Analyse: de la Linguistique à l'Informatique*, Paris, Masson.

REDAELLI, ENRICO

- (2011) *L'Incanto del Dispositivo*, Pise, ETS.

ROSCH, ELEANOR

- (1978) « Principles of Categorization », in E. Rosch et B. Lloyd (éds), *Cognition and categorization*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, p. 27-48.  
(1999) « Reclaiming Cognition: The Primacy of Action, Intention and Emotion », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 6, n° 11-12, p. 61-77.

TARSKI, ALFRED

- (1944) « The Semantic Conception of Truth. And the Foundations of Semantics », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 4, n°3, p. 341-376.

TODOROV, TZVETAN

- (1970) *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil.  
(1978) *Les Genres du Discours*, Paris, Seuil.

VIOLI, PATRIZIA

- (1997) *Significato ed Esperienza*, Milan, Bompiani.  
(2003) « Significati Lessicali e Pratiche Comunicative. Una Prospettiva Semiotica », *Rivista di Linguistica*, vol. 15, n°2, p. 293-320.

WETZEL, LINDA

- (2011) « Types and Tokens », in Edward N. Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, printemps 2011, disponible sur:  
<<https://plato.stanford.edu/archives/spr2011/entries/types-tokens/>>.

WHITE, HAYDEN

- (2003) « The Utility of Theory and History for the Study of Literary Genres », *New Literary History*, vol. 34, n°3, p. 597-615.